

SUR PASSION SIMPLE

L'Herne Ernaux

« l'écriture, l'autre vie »

« Je ne suis pas le plombier ! » : Annie Ernaux et le féminisme

Barbara Havercroft

Extrait :

L'écriture du désir et de la sexualité au féminin

(...) Autre manifestation importante du féminisme dans l'oeuvre d'Annie Ernaux, l'exposition franche du désir et du corps féminin constitue une revendication du droit des femmes au plaisir et à l'épanouissement sexuels, souvent au sein d'un couple atypique par rapport aux « normes » hétérosexuelles stéréotypées, selon lesquelles il est socialement plus acceptable pour un homme de choisir une femme (beaucoup) plus jeune que l'inverse. De plus, Ernaux insiste sur l'importance de témoigner de ses expériences sexuelles : « Il m'arrive, si je constate ne fut-ce que l'ombre d'une censure qui viendrait tout simplement du fait qu'une "femme n'écrit pas ça ou ne doit pas écrire ça", de me forcer à l'écrire justement. » Chez Ernaux,, c'est souvent la narratrice qui prend l'initiative pour séduire l'homme ; c'est parfois une femme mûre, plus âgée que son amant, qui affirme son identité avec joie et confiance, une femme qui est nettement plus que le seul objet du regard et du désir masculin. De telles représentations honnêtes et sincères se trouvent aussi bien dans des textes comme *Passion simple*, *Se perdre* et *L'Usage de la photo* que dans des écrits brefs, tels que « Le jeune homme de Venise », « Hôtel Casanova » et « Fragments autour de Philippe V. » dans ce dernier texte, il n'est pas seulement question de de la passion entre la narratrice et son partenaire, mais aussi d'un fruit de leurs ébats, en l'occurrence le tableau fabriqué de leurs fluides corporels, fait « du mélange de son sperme et de mon sang des règles ». Qui plus est, ce court texte autobiographique donne naissance à toutes une série d'autres écrits relatifs à la relation amoureuse du couple, créant ainsi une véritable étreinte intertextuelle.

La représentation peut-être la plus connue et controversée du désir et de la sexualité dans l'oeuvre ernausienne est celle de *Passion simple* (1991), dont la version la plus longue et détaillée se trouve dans le journal intime de la même époque, *Se perdre* (2001). Dans ces deux textes, Ernaux narre l'histoire de sa liaison passionnée avec un diplomate russe marié, en poste temporairement à Paris. En raison de son statut conjugal, les rencontres sexuelles ont lieu chez la narratrice, qui est souvent en attente d'un appel ou d'une visite de son amant, organisant tout son emploi du temps autour du sien. Et là réside toute l'ambiguïté du récit, justement dans « cette tension constante entre collaboration (la reconfirmation du *statu quo*) et résistance ». D'une part, la narratrice semble adopter la posture traditionnelle de soumission volontaire à son amant, se vouant à lui en s'immobilisant dans un état d'attente passive. D'autre part, il s'agit d'un sujet féminin désirant et actif qui donne libre cours à sa sexualité, sans culpabilité ni regrets, et qui a le courage de vivre pleinement sa passion et aussi de l'écrire et de la rendre publique. S'ajoute à ce portrait positif de la femme passionnée la critique de certains stéréotypes féminins familiers, que la narratrice formule alors qu'elle raconte rétrospectivement sa liaison : entre autres images figées, les femmes au foyer qui sacrifient le désir au dépens des tâches ménagères ou l'amante qui vise la perfection de son apparence et de sa performance sexuelle. *Passion simple* s'avère donc un texte plus complexe et ambigu, moins « simple » enfin, qu'une lecture rapide et superficielle en le laisserait croire.(...)

L'Herne Ernaux **« l'écriture, l'autre vie »**

On n'écrit pas seule
Hélène Gestern

Extrait :

(...) Je me rappelle aussi m'être dit, en lisant la dernière phrase de *Passion simple*, qu'il fallait une intelligence des êtres peu commune pour parvenir à écrire une phrase comme : « Il me semble maintenant que [le luxe], c'est aussi de pouvoir vivre une passion pour un homme ou une femme. » À première vue, impossible de faire plus simple, dans le choix des mots, leur ordonnance, leur brièveté ; à première vue, ces mots sont d'une limpide évidence. Mais j'aimerais savoir combien de temps on met pour équilibrer cette évidence dans une formule aussi balistique, pour arriver à une déclaration qui subsume à peu près toutes les géométries sentimentales, réduisant les modèles sociaux à néant. Il faut pour cela, me semble-t-il, posséder une force de décentrement qui n'est pas donnée à tout le monde.(...)

L'Herne Ernaux **« l'écriture, l'autre vie »**

Cinéma
Annie, une punk
Danielle Arbid

« Le sens de cette passion est de ne PAS en avoir. » Cette phrase très énigmatique, qui clôt le récit d'Annie Ernaux, interpelle et résume à elle seule mon sentiment vis à vis de *Passion simple*. Ce livre, tellement ouvert et transparent, que l'on se demande s'il raconte une passion ou une opération chirurgicale sensée la décortiquer. La phrase aurait aussi pu être « le sens de cette passion est de ne PLUS en avoir... » OU comment vivre une nouvelle passion après une expérience aussi forte et un récit qui l'expose aussi dangereusement ? La plupart des femmes – encore plus à l'époque – auraient culpabilisé d'avoir voué un culte à un homme marié, absent, fantomatique, presque insensible... Mais Annie Ernaux a décidé de l'assumer, de mettre à plat cette histoire, et au grand jour.

Lors de ma première lecture du livre, c'est cette froideur de l'aveu qui m'a frappée. J'ai pensé : « Elle semble s'observer... » Puis : « Ce n'est carrément plus elle qu'elle observe mais quelqu'un d'autre. » Ça m'a immédiatement plu. Je l'admire pour ce courage-là ; le culot d'écrire au scalpel,

et non pas d'utiliser une forme romanesque où les apparences sont sauvées. Elle aurait pu se cacher derrière le terme « autobiographie » mais elle le récuse aussi. Impossible de réduire ce livre – et tous ses autres d'ailleurs – à cette simple étiquette. Ce qui s'impose surtout chez Annie Ernaux, c'est son style. Il ne lui suffit pas de vivre et de rendre compte, elle veut en plus exposer son expérience et l'exposer comme un bras d'honneur.

Il y a quelque chose de l'ordre de la révolte contre l'ordre établi, contre la société, et même contre le temps qu'elle voudrait figer, chez elle. En tout cela je me suis reconnue. Les convenances, la carrière, ce qu'il faut écrire et comment l'écrire ? Annie Ernaux s'en fout ? « J'avais de la jouissance à observer de quoi j'étais capable. » Cette phrase est tirée du livre, mais elle pourrait tout aussi bien définir son travail d'écrivain. Ce n'est donc pas une histoire d'amour que j'ai voulu filmer, mais une obsession, beaucoup de sexe, et surtout l'audace de s'exposer sans affect. Même si pour moi, tout cela revient à aimer...

Ce livre, je l'ai lu pour la première fois en 2008, je ne sais plus comment. Je pense que je l'ai découvert en déambulant dans une librairie. Et je me suis souvenue soudain de sa parution en 1991. Je venais d'arriver en France et le beau et mélancolique visage d'Annie Ernaux m'avait frappée. Il était affiché dans la rue et il y avait cette accroche « amoureuse d'un russe » ou quelque chose dans le genre... À moins que je ne l'aie fantasmé ? Regarder ce visage amoureux, presque vulnérable, fragile, c'était une forme de communication indirecte entre nous deux, au point de me demander à quoi pouvait bien ressembler le mien à ce moment-là... Car j'étais dans le même état qu'elle.

Un jour, dans cette librairie, des années plus tard, ce visage et cette phrase me sont revenus... J'ai donc acheté le livre pour le lire.

Je l'ai gardé dans ma poche très longtemps après l'avoir lu, j'avais l'impression qu'il m'appartenait et me protégeait. Je l'offrais aussi, en mettant les gens en garde, les prévenant que ce n'était pas une histoire d'amour habituelle. Leur précisant que c'était un inventaire qui expose un catalogue de sentiments, un mode d'emploi pour une situation extrême. Georges Perec amoureux aurait pu le l'écrire !

En 2015, je l'ai relu à nouveau, mais cette fois avec l'intention de l'adapter. C'était l'année où un producteur m'avait proposée de porter à l'écran un livre de mon choix, parce qu'il aimait ma manière de filmer les corps et le sexe. Je n'ai pourtant pas choisi *Passion simple* au début, pensant que c'était un souvenir de lecture extraordinaire, mais un livre inadaptable. Je l'évitais. Et je le cherchais à travers d'autres livres. En vain. Je suis tombée sur des romans soit « sadiens », soit sociologiques, mettant l'adultère au centre, des romans dans lesquels l'aspect charnel était absent... Comme si l'amour et le sexe étaient incompatibles... Comme si raconter une histoire aussi basique était inutile. Finalement je n'ai rien trouvé et *Passion simple* s'est imposé à moi. Nous avons donc acquis les droits. Personne n'avait encore pensé à une adaptation de ce livre, à part Maurice Pialat, m'a raconté Annie Ernaux. Mais cela ne s'est jamais fait, car il voulait tourner chez elle !

La première chose envoyée par Annie Ernaux avant que je me lance dans l'adaptation, c'était sa revue de presse du livre, parue lors de la publication de 1991. Une presse très méprisante et misogyne. Des attaques de tous bords. Difficile à croire aujourd'hui. Cela m'a beaucoup stimulée, m'a même encouragée à passer le cap. Le défi de les offusquer à nouveau...

Annie Ernaux appréciait mes précédents films, particulièrement *Un homme perdu*, qui est un film charnel, accidenté, personnel. J'avais donc sa confiance entière pour la réalisation, et je me suis même affranchie du grand écrivain qu'elle est, parce qu'elle ne jouit pas de son pouvoir : elle est généreuse, elle autorise le lecteur à prendre sa place, à s'installer dans le texte. Nous nous sommes donc très peu vues. Elle a dû lire deux versions du scénario à un an d'intervalle, apporté quelques détails, rien de plus... Cela a été fondamental pour moi. Je voulais me sentir libre, afin de pouvoir

m'approprier son récit. Je suis partie de cette idée surtout : que ce livre était un magnifique appartement que je devais, avec l'aval de son propriétaire, remeubler.

Je l'ai transposé dans notre époque pour que la narratrice soit partout en train d'attendre son amant, hors de chez elle. Je voulais que cette femme, mon héroïne – Hélène, un prénom aérien comme celui d'Annie – puisse attendre A., son amant russe, dans le monde entier, bien que le monde se rétrécisse autour d'elle, parce qu'elle ne fait que l'attendre.

J'ai réinventé la vie de cette narratrice, je lui ai aussi imaginé un fils, des amis, une thèse, un modèle de l'ombre, Aphra Behn cette écrivaine anglaise également amoureuse... Je l'ai fait voyager à Florence comme dans le livre, mais aussi en Russie, pour pouvoir respirer l'air qu'il respire... Annie Ernaux, je suis sûre, l'aurait fait si cela avait été envisageable ! Tous ces remaniements visaient à ne pas utiliser son texte comme une béquille, ne pas être une simple voix off plaquée, mais au contraire, essayer de l'incarner.

Une relation amoureuse et à *fortiori* une passion, c'est d'abord une histoire qu'on se raconte à soi-même... ce que l'on s'imagine de l'autre, ce que l'on projette comme fantasmes sur lui. Je suis ainsi entrée dans mon scénario par la fiction que j'ajoutais ; des personnages, des situations, des lieux... et du sexe.

Le film commence comme une affaire charnelle, un « plan cul » idéal. Il devient une obsession. La rencontre reste hors champ comme dans le livre. Et cette idée, très moderne, me plaisait beaucoup. Je me suis même souvent demandé s'ils n'étaient pas tombés amoureux en faisant l'amour ? Étape par étape, progressivement, l'évolution de cette passion passait par la chorégraphie des corps. J'ai eu la chance de travailler avec deux acteurs (Laetitia Dosch et Sergi Polunin) qui pouvaient incarner cette idée. Ils n'avaient pas peur, et je les respecte infiniment pour leur force de caractère.

Axer le récit sur l'érotisme, rompt avec les stéréotypes qui circulent autour des femmes, en littérature et au cinéma, à quelques exceptions près. À ce sujet, Annie Ernaux a dit dans une interview que la « plainte » amoureuse est l'un des thèmes récurrents de la littérature féminine et qu'elle l'avait exclue de son projet, en faisant de l'érotisme une partie importante de sa relation. Elle même poussé jusqu'à développer cet aspect sexuel dans *Se perdre*, journal charnel de sa passion amoureuse avec A. Mais je ne voulais pas confondre les deux livres. Je tenais surtout à inventer moi-même ces moments d'intimité. Autrement, j'aurais eu l'impression de tenir la chandelle !

Peut-être aussi que, à la différence du livre, mon scénario est davantage marqué par la consommation de ces moments de bonheur et leur souvenir. La balance tangué moins du côté du manque. D'où cette lumière blanche que nous avons créée avec la chef opératrice Pascale Granel. C'est une chance de vivre une passion, dit Annie Ernaux, et je la rejoins totalement là-dessus...

Mais à un moment, l'héroïne commence à se dérégler tout comme le film. On dépasse la nudité des corps pour atteindre celle des sentiments. L'obsession de cet homme devient le centre de tout, jusqu'à glisser vers le manque et le fantasme. Tout au long de l'histoire d'ailleurs, le corps de l'homme est un objet total de fascination. Son désir à elle de son corps à lui est aussi important que le contraire... Et j'avais envie d'assumer totalement ce regard, qu'on définirait comme « *Female gaze* » pour représenter cet amant russe, objet de convoitise absolue.

Ce film, tourné en vingt-neuf jours, en pellicule Super 16 mm pour la beauté des couleurs et de la matière, après quatre ans d'attente et de complications, est ma première véritable adaptation, même si pour mon second long-métrage, *Un homme perdu*, je me suis beaucoup inspirés de l'univers de l'écrivain américain William T. Vollmann, et du photographe français, Antoine d'Agata, des gens que j'admire, à qui j'aime même risquer à rendre hommage. Avec Annie Ernaux c'était le même cheminement, où se noue une forme d'amitié et de respect, mais aussi une liberté qui m'a permis de me détacher de l'oeuvre originale.

Annie Ernaux a découvert le film il y a quelques mois. « J'ai été traversée par les séquences du film, j'étais *dans* le film », m'a-t-elle dit. Ses paroles m'ont émue mais aussi soulagée. Je ne pouvais pas espérer plus beau compliment : qu'elle s'oublie pour se sentir « *dans* le film » alors que son livre est intimement lié à sa propre vie.

Elle craint cependant que le film soit attaqué. « Comme j'ai été attaquée », m'a-t-elle dit.

En fin de compte, c'est l'histoire d'une femme qui rampe par amour devant un homme. Et ramper devant un homme, même si c'est de manière volontaire et non pas victimaire, devient très risqué. Mais quoi de plus féministe que de dire la tête haute ce que l'on nous a toujours appris à taire ? Nos fantasmes et nos faiblesses...

Annie Ernaux l'a fait. C'est un exemple sensé encourager des femmes n'osant ouvertement sur leur expérience et leur donner la possibilité de sortir de l'ombre. *Passion simple* est à ce titre, un antiroman sentimental et un acte féministe par excellence, écrit par une punk...

L'Herne Ernaux **« Écrire » (II)**

Extraits inédits du journal

1991

[*Passion simple* 1992]

Annie Ernaux

JEUDI 8 AOÛT

J'allais porter ce texte à Pascal Quignard cet après-midi et j'ai entendu le *Chant pour l'Éthiopie*, lié à S., quand nous étions sur le sofa, en bas, une autre fois quand je revenais du cinéma soviétique, que je roulais à 130 à l'heure, dans ma jalousie, ma passion. Et tout aboutit ici. Le dernier acte. J'ai eu envie de pleurer, comme maintenant, ce soir. Cette mystique de l'amour qui ne peut aller jusqu'au bout que dans l'écriture. Mais non, non, ce n'est pas cela : ce soir, S. est devenu ce « corps glorieux » invincible, lointain, parce que je l'ai tellement aimé que je ne pouvais faire autrement que de vouloir cela pour lui.

J'en viens à souhaiter de mourir si on ne trouve pas ce livre beau, si P. Quignard ne me rassure pas d'emblée, si... La vie est imprévisible, je ne pense pas que ce soir je *retrouverais* S., que je mesurerais la force de l'attachement, du fantasme qui m'a fait écrire cela.

J'ai écouté plusieurs fois cette chanson américaine ou anglaise obsédante, *It was just a dream* avec un sentiment de vide absolu. Le rôle que je donne à l'écriture est sans doute terrifiant, mode de connaissance, communication des consciences dans l'émotion, et en plus quelque chose que je ne connais pas.

MARDI 13 AOÛT

Hier soir, sur répondeur, Pascal Quignard, « votre livre est extrêmement beau ». Aujourd'hui encore, toujours sur le répondeur, décidément, « votre livre est magnifique ». Mais je ne sais rien de ce livre et je l'habite encore, je suis dans cette « structure » qui dépasse la composition, quelque

chose qui est la présence réelle du livre, sa réalité propre, créée au fur et à mesure. Est-ce que je peux faire « plus beau » encore ? Dès le jour où S. est parti, j'ai « su », dans la partie inconsciente, que c'est ça que je voulais écrire, et tout me l'interdisait, mes écrits précédents, S. lui-même. Je l'ai fait cependant. Le désir est plus fort que tout.

JEUDI 15 AOÛT

Qu'est-ce que je peux faire *encore* pour ce livre ? Ce désir de perfection. Je me doutais que j'écrirais un jour mon *Amour fou*, mais je ne connaissais pas sa forme, sa voix. Que de souffrances pour qu'elle s'impose, qu'elle perce enfin. Et ce n'est ni chic, ni de bon goût.

L'Herne Ernaux **« l'écriture, l'autre vie »**

Théâtre

Trouver la forme

Les années d'apprentissage, de Jules Vallès à Annie Ernaux

Jeanne Champagne

2020. Jeanne Champagne est en pleine tournée des Années d'Annie Ernaux. Les contraintes sanitaires liées à l'épidémie de la Covid gèlent toute activité culturelle, notamment théâtrale. Le spectacle programmé au Centre dramatique national de Reims est annulé. L'équipe du CDN propose à Jeanne Champagne de concevoir un « objet sonore » à propos de son travail artistique, qui sera diffusé pour le public les soirs où la troupe devait jouer. En voici un extrait qui permet de suivre le compagnonnage de la metteuse en scène avec l'oeuvre d'Annie Ernaux.

Extrait :

(...) En 2013, j'ai retrouvé l'écriture d'Annie Ernaux avec bonheur, à l'occasion de la création de *Passion simple*. J'étais artiste associée à Équinoxe, Scène nationale de Châteauroux. Avec toute l'équipe de Théâtre Écoute, nous nous sommes installés à l'Abbaye de Noirlac pour créer « La chambre, la nuit, le jour ». Ce spectacle était une rêverie à propos de la chambre en compagnie de Michelle Perrot et de son livre *Histoire de chambres*, à partir de trois opus : *Passion simple* d'Annie Ernaux, *La Maladie de la mort* de Marguerite Duras et *Vie secrète* de Pascal Quignard. Le détour par l'oeuvre de Duras m'a permis d'explorer librement l'écriture « nue et crue de la passion » dans *Passion simple*.

Passion simple est une exploration de l'absolu de la passion où tout se déploie et se dilate à l'infini, jusqu'au vertige. Douleur exquise de l'attente, fulgurance du désir, extase du silence. C'est une brûlante mise à nu d'un amour fou. C'est une traversée au plus près des mots et des sensations, tendue par une exigence de vérité. Dans ce lieu si particulier de l'Abbaye de Noirlac, Marie Matheron, remarquable comédienne, nous a donné des frissons. L'érotisme du grain de sa peau sur la pierre de l'abbaye donnait au texte d'Annie Ernaux une dimension totalement mystique. Nous étions dans le don absolu de la passion. C'était bouleversant et juste. Ce que nous avons trouvé là, au coeur de l'abbaye, nous ne pouvions l'oublier. Nous l'avions totalement intériorisé, dans le secret de chacune et de chacun. Par la suite, nous avons dû jouer ce texte dans un théâtre, il nous a fallu retrouver cette puissance.

C'est à Paris, au théâtre du Lucernaire, qu'Annie Ernaux est venue voir le spectacle. Elle m'a alors écrit : « En sortant de la première de *Passion simple* [...], j'étais infiniment émue. Une fois encore, vous aviez mis en scène l'un de mes textes avec une sensibilité et une puissance qui me bouleversaient. » (...)

L'Herne Ernaux

« l'écriture, l'autre vie »

Angleterre

La vie des textes

Elise Hugueny-Léger

Extraits :

(...) Au début des années 90, l'université est encore réticente à s'intéresser à des auteurs vivants, et peut-être encore plus réticente à regrouper des corpus de femmes écrivaines dont les écrits connaissent un succès populaire. En France, même si les textes d'Annie Ernaux n'ont pas encore trouvé leur place dans les milieux académiques, ils bénéficient d'un succès de réception indéniable auprès du grand lectorat. Alors que *Passion simple* connaît une réception médiatique houleuse, pris pour cible de critiques misogynes, le livre se diffuse rapidement à l'étranger – peut-être à la faveur de cette attention médiatique et des chiffres de vente, mais peut-être aussi par son sujet même, celui de la passion amoureuse. Après *La place*, c'est à ce jour le titre le plus repris en traduction, que ce soit dans des langues dominantes ou dans des langues moins visibles à l'échelle globale : cela va du chinois au bulgare, du coréen au géorgien, du japonais au serbe. Le texte, court, fulgurant comme la passion qu'il relate, se fait le vecteur d'une expérience universelle, et s'exporte bien mieux à l'étranger que d'autres livres comme *La honte*, plus ancrés géographiquement et historiquement, dont la diffusion reste encore assez limitée. À ce titre, *Passion simple* continue à détenir une place singulière dans la diffusion de l'oeuvre, place accentuée par son adaptation récente au cinéma par Danièle Arbid. (...)

(...) Ces signes de consécration ne doivent pas faire oublier les critiques violentes qu'elle a pu recevoir, notamment en France, pour sa représentation explicite du corps et du désir féminin, alors même que *Passion simple* est un de ses livres les plus lus, en France ou à l'étranger. Longtemps passée au deuxième plan dans la critique derrière les problématiques sociales, voire décriée ou remise en question, la dimension féministe de son oeuvre est désormais mise en valeur par les médias et la réception « grand public », dans des publications ouvertement féministes comme *Causette* ou *La Déferlante* qui se situent dans le sillage des *gender studies*. Ou plutôt, dimensions féministes et sociales s'entrecroisent dans des approches ouvertes à une réflexion intersectionnelle. À quatre-vingts ans, Annie Ernaux est devenue un emblème non seulement pour celles ayant, comme elle, lutté pour le droit à la contraception ou le droit à l'avortement, mais aussi pour la nouvelle génération #metoo et de l'impératif du consentement. Il aura fallu attendre longtemps pour que les luttes féministes inscrites dans l'oeuvre d'Ernaux soient non seulement revendiquées, mais véritablement saluées en France. Avant d'être une écrivaine à juste titre reconnue, et revendiquée comme féministe, Annie Ernaux aura été *a feminist writer*. (...)

L'Herne Ernaux **« l'écriture, l'autre vie »**

« La littérature anglaise a été ma vraie porte d'entrée en Angleterre »

Annie Ernaux et Lyn thomas

Entretien

Extrait :

L.T. : Je me souviens pourtant d'un séminaire à Londres où on vous accusait de donner une image négative des femmes dans *Passion simple*. Est-ce que vous avez rencontré ce genre d'arguments quand vous avez parlé de votre écriture dans des universités britanniques ?

A. E. : Je n'ai pas gardé le souvenir de ces accusations d'antiféminisme, sans doute parce que depuis la parution de *Passion simple* elles n'ont jamais cessé ! C'est certainement le texte qui a provoqué le plus de controverses, y compris en France. Pourtant, dans le texte, je ne fais pas l'éloge de la passion, je cherche les signes de ce qui a été pour moi une réalité forte et incompréhensible, durant un an. J'en fais le relevé, voilà tout. Mais il faut supposer que ce que j'ai décrit est suffisamment partagé pour avoir provoqué d'un côté et de l'autre autant de violence.

L'Herne Ernaux **« l'écriture, l'autre vie »**

Auto-socio-biographie

Annie Ernaux et l'émancipation, ou comment trouver sa place

Françoise Simonet-Tenant

Extrait :

(...) Elle ne s'émancipa pas moins de la littérature patriarcale en donnant une existence littéraire à des sujets sinon tabous, du moins peu envisagés dans la littérature selon un point de vue féminin et dans un récit non fictionnel : l'avortement, le corps à la fois malade et désirant (*L'Usage de la photo* évoque le cancer du sein de la narratrice ainsi que les rituels érotiques imaginés à la période même où elle est malade), la passion physique dans ce qu'elle peut avoir de consciemment aliénant qu'elle dissèque sans l'exalter ni la condamner (*Passion simple*, 1992). Or, certains de ces récits spécifiquement articulés sur une expérience féminine – *Passion simple* et *L'Événement* – sont des livres qui ont eu une réception journalistique difficile (moqueries ou silence), indice d'un certain malaise et partant du caractère subversif de ces textes. C'est donc bien une écriture libre que celle d'Annie Ernaux, s'affranchissant des carcans sociaux comme des bienséances culturelles. (...)

Réinventer l'amour

Comment le patriarcat sabote les relations hétérosexuelles

Mona Chollet

3. LES GARDIENNES DU TEMPLS.

L'AMOUR, UNE AFFAIRE DE FEMMES ?

« Je ne portais pas ma ma montre, il conservait la sienne. »

Il y a tout, pour moi, dans cette précision d'Annie Ernaux à proposer de ses rendez-vous avec son amant – « A. » – dans *Passion simple*. Toute la dissymétrie qui s'exprime dans la façon dont les hommes et les femmes apprennent à considérer l'amour, ce qu'ils en attendent, ce qui s'y joue pour eux, le temps et l'attention qu'ils sont prêts à lui consacrer. En l'occurrence, si A. ne peut se laisser aller à oublier l'heure, c'est parce qu'il est marié, et donc comptable de son emploi du temps. Mais la narratrice a une vie en dehors de leur histoire, elle a des obligations, elle aussi : elle écrit, elle enseigne, elle a deux fils... Sauf que, chez elle, la passion vire à la monomanie et suscite une envie déraisonnable de table rase, de fuite hors du monde. Pendant une année, dit-elle, toute activité aura été pour elle « un moyen d'user le temps entre deux rencontres ». « J'aspirais au désœuvrement complet. J'ai refusé avec violence une charge de travail supplémentaire que mon directeur me réclamait, l'insultant presque au téléphone. Il me semblait que j'étais dans mon bon droit en m'opposant à ce qui m'empêchait de m'adonner sans limites aux sensations et aux récits imaginaires de ma passion. » Tout ce qui faisait sa vie avant sa rencontre avec A. lui paraît fade, pauvre, triste. Quand le téléphone sonne et que ce n'est pas lui, elle « prend en horreur » la personne qui se trouve au bout du fil. S'il lui annonce sa venue pour trois ou quatre jours plus tard, elle est déprimée en pensant à tout ce qui la sépare du moment où elle le verra, qu'il s'agisse de son travail ou d'un repas entre amis. Lorsque, dans une velléité d'indépendance, elle se force à partir seule à Florence, elle passe tout le voyage à s'imaginer « dans ce même train revenant cette fois vers Paris, huit jours plus tard ». Elle devine qu'A. ne vit pas du tout leur histoire de la même manière : « Lui-même aurait été stupéfait d'apprendre qu'il ne quittait pas ma tête du matin au soir. » Après leur rupture, elle accepte de participer à un colloque à Copenhague uniquement parce que ce sera l'occasion de lui envoyer une carte postale.

Annie Ernaux évoque en passant, dans ce livre, l'environnement culturel qui a façonné son rapport à l'amour. Elle remarque que toutes les représentations qui l'entourent, à la télévision, dans les magazines, dans les publicités « pour parfums ou fours à micro-ondes », « ne montrent que ceci : une femme attend un homme ». Elle se souvient des « modèles culturels du sentiment » qui l'ont influencée, aussi décisifs dans la formation d'une personnalité, dit-elle, « que le complexe d'Oedipe » : *Phèdre, Autant en emporte le vent*, les chansons d'Edith Piaf... Pour ma part, si je devais me livrer au même exercice, et bien que je doive en oublier, je citerais *Phèdre, Autant en emporte le vent, Belle du Seigneur, Les Pays lointains* de Julien Green, les chansons de Dalida (*Je suis malade, J'attendrai, Parlez-moi de lui, Pour un homme*)... et *Passion simple*, lu à sa sortie, en 1991. J'avais dix-huit ans, je me gavais de films et de romans, et j'avais des rêves d'amour plein la tête. Au mur de ma chambre d'adolescente, sur l'affiche toute en blondeur floue d'*Out of Africa*, le film de Sydney Pollack (adapté de *La ferme africaine* de Karen Blixen) sorti en 1985, Meryl Streep et Robert Redford échangeaient des regards langoureux, assis dans une prairie kényane.

Dans ma vie sentimentale, je m'y prenais effroyablement mal, mais c'est une autre histoire. Ou peut-être que non, justement : ce n'est pas une autre histoire, ou *pas* complètement. Parmi la variété fascinante de raisons qui pouvaient expliquer ce désastre de proportions épiques, il y avait celle-ci : ma vision absolutiste de l'amour avait de quoi faire fuir n'importe quel homme à peu près sain d'esprit. Avec ma nature un chouïa exaltée et ma tendance à surintégrer les messages culturels qui m'environnaient, à les recevoir *beaucoup trop bien*, j'en attendais... tout. Mon cas, comme celui d'Annie Ernaux, illustre assez bien ce qu'écrivait en 1982 la sociologue Sonia Dayan-Herzbrun : « Les conditions dans lesquelles la plupart des femmes ont été élevées depuis leur plus tendre

enfance, les discours qu'elles entendent ou qu'elles lisent, les images qu'elles voient, font qu'elles attendent qui les aimera (le Grand Amour, le Prince charmant), que cette attente rythme leur vie, et que de l'amour de cet homme miraculeux, elle attendent (toujours) leur identité, identité de personne et identité de femme. » [Sonia Dayan-Herzbrun, « Production du sentiment amoureux et travail des femmes », *Cahiers internationaux de sociologie*, vol.72, janvier-juin1982.] Pas étonnant que l'Emma Bovary de Flaubert m'ait autant travaillée : j'étais une petite Bovary, sauf que mon ennui, mon impatience et mes rêveries romantiques ne naissent pas d'une vie d'épouse de médecin dans une ville de province, mais de ma vie de lycéenne.

La manière féminine d'aimer que *Passion simple* illustre parfaitement m'était déjà intensément familière. Maintenant elle m'épouvante, mais, à l'époque, je lui trouvais quelque chose de sublime. Je ne voyais pas le problème avec cette décoloration, cette répudiation de tout ce qui ne concerne pas l'être aimé, qu'Annie Ernaux décrit si bien. Il me semblait naturel et même enviable d'aimer un homme en haïssant tout ce qui ne le concernait pas, tout ce qu'il ne touchait pas de sa grâce. Je ne comprenais pas qu'il me revenait, à moi et à personne d'autre, d'apposer des touches de couleur sur tous les aspects de ma vie, de les penser, de les cultiver, d'en prendre soin, de les apprivoiser, de les aimer, au lieu d'attendre une sorte de sauveur improbable qui ferait magiquement disparaître la morne réalité ordinaire. Je ne comprenais pas qu'il m'incombait de me *construire*. Aucun film, aucun roman ne me l'avait dit – ou alors, je ne l'avais pas entendu.

En relisant *Belle du seigneur* aujourd'hui, je mesure ce que le féminisme a gagné en lucidité. Je m'étonne de ne pas avoir été plus irritée, à l'époque, non seulement par le machisme de Solal, pas son comportement manipulateur et sadique, mais aussi par le côté extraordinairement tarte d'Ariane, par sa soumission explicitement religieuse (annoncée dès le titre : son amant est son « seigneur »). Je suis écoeurée par ces personnages de riches oisives qui sont uniquement des amoureuses, qui n'ont rien d'autre dans leur vie : pendant des années, Isolde, l'ancienne maîtresse de Solal, s'est préparée pour lui tous les jours sans savoir s'il viendrait la voir, elle a pris des cours de massage pour lui être plus agréable, et quand il cesse de la désirer parce que, à quarante-cinq ans, elle est bien sûr irrémédiablement « flétrie », elle n'a plus qu'à mourir.

Sonia Dayan-Herzbrun détaille bien la vision nocive de l'amour qu'on inculque aux femmes, le mélange débilisant de dolorisme et d'illusions dont on les berce : « Quand c'est aux femmes que l'on fait chanter l'amour, elles le font le plus souvent sous la forme de la passivité, de la plainte, de l'attente ("J'attendrai, le jour et la nuit, j'attendrai toujours, ton retour..."), et même de la "jouissance masochiste". Donc, d'un côté, on présente aux femmes l'attente et la souffrance amoureuse comme leur lot commun et, de l'autre, on entretient chez elles le rêve du bonheur amoureux si parfait qu'il se suffit à lui-même et qu'il est voué à l'éternité. Ces deux aspects ne sont contradictoires qu'en apparence, car seule l'espérance du bonheur permet de supporter la souffrance actuelle. » [Sonia Dayan-Herzbrun, « Production du sentiment amoureux et travail des femmes », art. Cit. *J'attendrai* est une chanson de Rina Ketty (1938) reprise notamment par Dalida en 1975]

Adolescente, je ne rêvais pas seulement d'amour, cependant. J'étais une bonne élève, avec une ambition précise, entêtée : devenir journaliste. Il allait de soi pour moi que, plus tard, je travaillerais et que je ne dépendrais pas financièrement d'un homme. Ayant grandi dans un milieu aisé, j'ai accédé finalement à ce modèle d'indépendance. Et, peu à peu, j'ai trouvé une manière d'aimer plus saine. Mais cette intoxication romantique et passionnelle a laissé des traces – je suppose que l'introduction de ce livre en témoigne. J'assume et je revendique ce goût pour l'amour, maintenant qu'il est débarrassé (du moins je l'espère) de ses excès et de ses erreurs. Je sais qu'il résulte en grande partie de ma socialisation en tant que femme, de l'exposition que j'ai subie à un certain type de littérature, de cinéma, de prose journalistique, etc, mais je ne peux le remettre en question dans une certaine mesure. Il constitue un petit îlot de féminité traditionnelle dans une vie qui, par ailleurs, s'en écarte plutôt, et cela me va.

Réinventer l'amour

Comment le patriarcat sabote les relations hétérosexuelles

Mona Chollet

4. LA GRANDE DEPOSSESSION.

HISTOIRE D'UNE SILENCIATION

Extrait :

Ecrivant au terme d'une décennie – marquée par un important militantisme féministe, Anne-Marie Dardigna se souvenait de la terreur manifestée par beaucoup d'hommes, dix ou quinze ans plus tôt, quand les femmes s'avisèrent de parler de leurs désirs, de leurs fantasmes ou de leur vision de la sexualité : ils « se pétrifiaient dans un silence médusé (à la lettre) ». Et elle commentait : « Terrorisme de la réprobation silencieuse qui fait sentir aux femmes à travers tout leur corps que leur parole est interdite. » [Anne-Marie Dardigna, *Les châteaux d'Éros*, op.cit.] Celle qui se mêle de critiquer la vision dominante de l'érotisme, ou qui ose se poser en sujet amoureux ou sexuel, est perçue comme une menace que l'on conjure en la ridiculisant, en faisant d'elle une créature grotesque. Quand, en 1992, Annie Ernaux a publié *Passion simple*, récit d'une liaison torride vécue à cinquante ans avec un homme de dix ans plus jeune qu'elle [Dans l'adaptation cinématographique réalisée par Danielle Arbid et sortie en mars 2020, la différence d'âge est maintenue, mais avec dix ans de décalage : l'actrice a quarante ans et l'acteur trente et un...], « la critique masculine a été particulièrement effroyable, se souvient-elle. On m'a même affublée du surnom de "Madame Ovary". Un auteur homme n'aurait jamais essuyé ce genre de critique ! Les hommes ont le droit d'écrire sur la passion sans qu'on les emmerde, et pas les femmes. Elles doivent rester à leur place et être aimées (ou pas) ! [« Céline Sciamma et Annie Ernaux, sœurs de combat », entretien croisé, *La déferlante* n°1, mars 2021] ».

Paroles d'Annie Ernaux à propos de l'écriture et de « *Passion simple* »

« Je me suis toujours révoltée contre l'assimilation de ma démarche d'écriture à l'autofiction parce que dans le terme même il y a quelque chose de replié sur soi, de fermé sur le monde. Je n'ai jamais eu envie que le livre soit une chose personnelle. Ce n'est pas parce que les choses me sont arrivées à moi que je les écris, c'est parce qu'elles sont arrivées, qu'elles ne sont pas uniques. » (extrait entretien L'Express 2015)

« Je n'ai rien à voir avec l'autofiction. Dans l'autofiction, il y a beaucoup de fiction, justement. Et justement, ce n'est pas mon objet. Ça ne m'intéresse pas ! La littérature est intéressante dans ce qu'elle dit du monde. Ni le mot « auto » ni le mot « fiction » ne m'intéressent. Finalement, je préfère conserver le terme « autobiographie » bien qu'il me soit difficile de l'utiliser. » (extrait entretien L'Express 2008)

« Il s'agissait d'écrire sans souci de ce que « doit écrire une femme et c'est ainsi que *Passion simple* a été écrit. (...) La censure la plus grande est celle de la forme ; par exemple, la forme de *Passion simple* est une énumération de comportements, était-ce « acceptable » ?

Je n'avais jamais écrit sur la passion : pour schématiser, j'étais l'écrivain social. C'était une rupture et la question était : écrire comment ? Je me retrouvais devant une matière neuve et je savais que je n'allais pas écrire une « histoire d'amour », que j'en étais incapable. J'ai été cette femme traversée par cette passion. Que fait-elle ? Que pense-t-elle ? Comment se comporte-t-elle ? C'est cela, *Passion simple*. Je décris en objectivant tout en employant le « je ». J'écris aussi sur l'écriture de la passion et sur le temps. » (Éditions de la Bibliothèque publique d'information/Centre Pompidou, 2010)